

LES BONNES FEUILLES

Olivier Marboeuf

LA NUIT JUSTE AVANT LE FEU




atlantiques déchaînés
maison d'édition révolte & survolée

L'âtre du
théâtre

AVANT-PROPOS

La pièce de théâtre *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès paraît en 1977¹. Je découvre ce texte pour la première fois, dans un petit théâtre, quinze ans plus tard. La mise en scène est épurée. Pas de décor, peu d'accessoires, un homme est allongé sur le sol dans l'obscurité. Il boit un verre de vin. Je ne m'intéresse pas particulièrement au théâtre à l'époque. Je ne fais qu'accompagner une petite troupe amateur que j'ai rejointe par hasard pendant mon service civil dans un centre social aux Ulis, en banlieue sud de Paris. Je traîne un peu des pieds, en vérité. Mais contre toute attente, ce texte va me captiver. Ce rythme, je suis sûr de le reconnaître, il est de la famille. Le flot de ce monologue délirant, je l'ai déjà entendu quelque part, dans une nuit, quelque part. S'il est possible d'écrire une pièce avec une seule phrase prise dans le courant brutal de la parole d'un type qui ne peut s'arrêter de parler, si c'est aussi ça le théâtre, alors ça va. Et si de ce genre de logorrhée, il est possible de faire des livres, alors c'est bon. On arrivera sûrement à raconter quelque chose de notre satanée histoire, nous les jeunes hommes noirs, assis avec notre faim et notre colère sur les genoux, le regard perdu sur l'horizon métallique dans le dernier train de banlieue des années 90. À l'époque, nous sommes deux, Yvan Alagbé et moi. Nous nous sommes peut-être vus pour la première fois sur le quai d'une gare ou, plus sûrement, dans la fumée d'une piaule ou d'une cafèt' à l'université. Et nous nous sommes immédiatement reconnus et appelés *camarades*, car nous partagions quelque chose, un *péyi* dérivant dont nous seuls connaissions la carte et les secrets ; le papa noir, l'un béninois, l'autre guadeloupéen, le papa à la dérive sur le vieux continent de ses délires, toujours à la recherche d'un nouveau plan foireux, d'un PMU ouvert, pour devenir riche sans plus attendre. Quelques années plus tard, Yvan publiait la bande dessinée *Nègres jaunes*², un manifeste de la diaspora misérable et de ses alliances bancales. C'était déjà sa version à lui de *La Nuit*, je crois. Un peu au même moment, Isaach de Bankolé et Alex Descas

1. Bernard-Marie Koltès, *La Nuit juste avant les forêts*, Éditions de Minuit, 1977.

2. Yvan Alagbé, *Nègres jaunes*, Éditions Amok, 1994-1997.

jouaient aussi, au cinéma, un Béninois et un Guadeloupéen qui essayaient de faire leur vie en France autour d'un *pit* où des coqs combattaient jusqu'à la mort dans des parkings souterrains. *S'en fout la mort*³ c'était nous aussi. C'était notre nuit, remplie d'une fière détresse. Alors, quand j'ai entendu le texte de Koltès pour la première fois, mon oreille était préparée par cet acouphène de la *loose*. Je me suis dit : la voilà donc notre affaire, l'endroit où installer à l'abri des regards, *anba fèy*, notre conversation *afrodélirante*, ses accents et ses excès, ses espoirs et ses archives capturées dans le béton.

Un peu plus tard, Yvan a commencé à traîner au théâtre de la Bastille et c'est grâce à lui que nous avons rencontré Michelle Kokosowski et Yan Ciret. Ils aimaient tous les deux religieusement Koltès. J'ai alors acheté *La Nuit juste avant les forêts* aux Éditions de Minuit pour garder la trace de cette musique *déparlante*⁴ qui m'avait attrapé les tripes, un soir, par surprise. Et ce petit livre blanc m'a accompagné depuis, de manière intermittente, ressurgissant souvent sans prévenir, comme la voix d'un vieil ami. Je n'ai rien dit à l'époque de mon plan à Michelle et à Yan. Je ne sais pas s'ils auraient compris. Alors je ne leur ai pas parlé de l'entrée par effraction d'une fumée noire dans la nuit koltésienne et des silhouettes à la peau bleu marine que j'avais cru apercevoir entre les lignes serrées de ce livre. Avec Yvan, nous avons lancé entre-temps notre propre revue culturelle, *Œil Carnivore*, qui allait être à l'origine de la fameuse maison d'édition de bande dessinée expérimentale Amok⁵. Nous bricolions au culot un chez-nous rebelle au milieu du salon littéraire de la France. Une autre géographie inventée depuis nos banlieues crasses. Nous savions très bien que nous n'étions pas encore à notre place dans le grand roman national et que peut-être nous n'y serions jamais, que nous risquions de zoner sans fin dans la marge du livre, dans les notes de bas de page. Et je crois que ça nous allait ainsi.

J'ai transporté en moi *La Nuit juste avant les forêts* durant les décennies qui ont suivi où je suis revenu souvent dans la Caraïbe et où j'ai travaillé en Haïti. À Port-au-Prince, j'ai tissé des liens forts qui sont pour beaucoup dans l'écriture

3. Claire Denis (réalisatrice), *S'en fout la mort*, Pathé films, 1990, 93 mn.

4. Chez Édouard Glissant, mais surtout chez Frankétienne, on *déparle* le français, on délire la langue pour dire quelques vérités bien cachées dans le flux emmêlé de la parole. Le fou du village est aussi un secret savant, la folle du bourg mitraillée entre deux rires ses plus belles archives.

5. Fondées en 1994 en banlieue sud de Paris, par Yvan Alagbé et Olivier Marboeuf, à la suite de la publication des revues *Œil Carnivore* et *Le Cheval sans Tête*, les éditions Amok ont publié jusqu'en 2001 – avant de fusionner, sous le nom de Frémok, avec les éditions belges Fréon – de nombreux ouvrages de bande dessinée de recherche et des essais graphiques. Accueillant des traductions d'auteurs internationaux, Amok participe, dans les années 90, au mouvement de mutation des structures et des esthétiques de la bande dessinée européenne, tout en développant un intérêt singulier pour des questionnements politiques, historiques et culturels minoritaires. De l'Algérie à Haïti, de Berlin à Lisbonne, de nombreux titres de cette maison traduisent, par des gestes graphiques radicaux et sombres, les expériences de l'exil, de l'aliénation et des luttes contre les spectres de l'histoire coloniale. Outre des œuvres de ses fondateurs, Amok a publié, parmi d'autres, des livres de Stefano Ricci, Olivier Bramanti, Atak, Lorenzo Mattotti, Kamel Khelif, Raúl, Federico Del Barrio, Isidro Ferrer, M.S. Bastian, Éric Lambé, Alain Corbel, Anke Feuchtenberger, Filipe Abranches...

du présent livre et de sa scène d'alliance. Car, à force de traverser de nouveaux lieux, d'entendre de nouvelles voix, de nouvelles histoires et manières de les raconter, j'avais fini, comme cela m'est souvent arrivé, par réinventer la pièce de Koltès en lui attribuant des passages qui n'y figuraient pas, en l'hybridant dans ma mémoire avec d'autres maux, au point d'en faire un texte nouveau, monstrueux, un collage de faux souvenirs. Si bien que lorsque je relis le texte original, plus de trente ans après, je ne le reconnais pas tout à fait. L'époque est différente, c'est sûr. Les décennies 80 et 90 avaient été marquées par la lente ascension du Front National. Aujourd'hui, c'est peu dire que les idées d'extrême droite ont pénétré la société bien au-delà du premier cercle des nostalgiques de l'Algérie française. Une rude compétition fait même rage sur le marché des affects racistes et xénophobes. Il faut bien sauver du feu les restes du capitalisme. La technique des pompiers pyromanes est bien connue ; déni en bande organisée. Et la bourgeoisie n'a pas tardé à épandre sa fiction toxique sur les hectares du marécage national. Voilà le décor. Voilà le climat, le paysage d'écriture de cette autre nuit. Une nuit dans la cale de la nuit française où bavardent les muscles oubliés de l'Empire, où l'histoire des luttes et de la liberté des lointaines colonies fait de nouveau « choc en retour », comme disait Aimé Césaire. Une nuit entre les lignes de la nuit, qui raconte l'histoire de ceux qui sont là mais n'ont jamais tout à fait le droit de l'être, les Français-toujours-à-moitié et ceux qui n'ont pas les bons papiers. La nuit des travailleurs invisibles qui errent dans les ruines de l'Occident.

Comme dans l'œuvre de Koltès, tout commence lorsqu'un homme en appelle un autre dans une rue hostile. Puisqu'il n'y a plus d'usine et plus de sortie d'usine, les travailleurs désœuvrés s'invectivent à présent à la sortie des cafés, sous la pluie... Un homme en interpelle donc un autre qu'il croit vaguement reconnaître et place en lui tous ses espoirs qui se tiennent serrés dans une phrase unique, comme le seul endroit habitable qu'il connaisse. *La Nuit juste avant le feu* porte aussi les traces de l'hostilité envers ceux qui se lavent le zizi dans les toilettes et qui, à cause de cela, sont démasqués. Sans l'ombre d'un doute, ce sont des étrangers à la recherche d'une chambre pour en faire un chez-soi. Squattée par les silhouettes et les voix de types à la peau sombre, la nuit koltésienne devient une nuit de grève noire, une nuit de sécession des matières indociles et son syndicat romantique, une école du feu, la promesse d'une émeute indigène à l'échelle mondiale dans laquelle résonnent les vestiges des indépendances rêvées et des indépendances brisées. Et cette longue phrase désespérée se remplit des échos d'une histoire des précédents – *La prochaine fois le feu*⁶ –, d'une histoire en dessous de l'histoire, d'une archive bavarde qui ne veut pas mourir.

6. James Baldwin, *La prochaine fois, le feu* (*The Fire Next Time*), Gallimard, 1963.

J'ai écrit ce texte au cœur de la forteresse effondrée de l'Europe, mais aussi comme une conversation à distance avec un ami acteur qui fuyait son quartier, assailli par les gangs, en Haïti. J'espère qu'il aura l'occasion de lire cette pièce, de s'y reconnaître et peut-être même de la jouer, deux cents ans après l'invention par la France de la dette haïtienne. Une dette qui attend toujours réparation.

LA NUIT JUSTE AVANT LE FEU

« Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu, la première fois – en vrai je ne sais plus si c'était la première fois, je confonds toutes les villes – le soleil virait au barbecue, cela ne me met pas dans la meilleure des *vibes* quand il fait tellement chaud comme ça et que mes cheveux et mes fringues sont liquides, mais quand même j'ai osé, et maintenant qu'on est là, je préfère ne pas croiser un morceau de miroir cassé ou même l'œil d'un mec qui te tue pour un regard, parce qu'il s'emmerde et qu'il ne sait plus vraiment qui tuer pour en finir avec son ennui, il faudrait que je descende du côté des toilettes pour me remettre en état – au moins ma tête qui n'est pas à l'endroit, enlever ce foutu sac en plastique sur ma teinture blonde qui a mal tourné, remettre de l'ordre dans mes dents cassées aussi et changer un peu ce regard si c'est possible, je sais pas si c'est possible, enfin essayer – or, je suis descendu tout à l'heure, voir si je pouvais faire quelque chose, mais il y a toujours des gangsters, qui stationnent : tout le temps où tu remets de l'ordre dans ton visage déformé par la peur, ils ne bougent pas, ils restent comme ça à fumer des joints, ils guettent dans le dos et je suis remonté – juste le temps de tirer une latte car si je fume trop j'ai des angoisses et si je ne fume pas du tout, ils me regardent de travers – et mes fringues et mes cheveux ne sont pas moins liquides, c'est pas la fin du monde – ou si peut-être – mais enfin je resterai comme cela jusqu'à ce que ce foutu soleil tombe dans la mer, jusqu'à être dans une piaule sans lumière : dès qu'on sera installé un peu plus loin du quartier, j'enlèverai tout, c'est pour cela qu'il me faut cette piaule, car chez moi ce n'est pas trop possible, je ne veux pas déranger ma Grand-ma avec mes histoires et ce sac en plastique, impossible de lui expliquer, je peux rester un peu mais pas toute la nuit c'est pour cela que lorsque tu tournais, là-bas, le coin de la rue, je t'ai jeté mon regard le plus minable et je suis venu vers toi en boitant, la main dans la poche car je ne voulais pas que tu sois effrayé par ma blessure, je pensais : rien de plus facile à trouver qu'une chambre pour une nuit, pas forcément toute la nuit, si j'ose ouvrir ma bouche, malgré l'état liquide de mes cheveux, de mes fringues et l'odeur de mes lèvres avec le goût du sang et des restes de *weed*, je crois que j'en suis capable, ça peut paraître bizarre, à condition de ne

pas me voir dans une glace – mais même si on ne le veut pas, ce n'est pas facile car il y a des miroirs cassés partout dans cette ville, dans ce qu'il reste de cette ville, on dirait qu'ils ont fait exprès d'en foutre partout, il n'y a plus rien debout, sauf ces morceaux de miroir – enfin moi je les mets dans mon dos les miroirs qui regardent les rues où personne n'ose plus marcher, *PO!* – mais c'est vrai qu'il y en a beaucoup, pour quoi faire, franchement, pour quoi faire, on se demande, même dans les hôtels fermés, même à l'Oloffson, je suis sûr qu'ils ont laissé les miroirs et aussi de grands lits, des lits tellement immenses que tu as tout de suite envie de t'allonger dessus en diagonal et de fumer comme ça toute la nuit, car si je rentre dans une chambre d'hôtel, c'est une si ancienne habitude, qu'en un clin d'œil j'en fais vraiment un chez-moi, je n'ai pas besoin de grand-chose, juste de petits trucs, je cache évidemment les miroirs et on dirait que j'ai toujours habité là, à tel point que, si tu me donnes une chambre dans une maison, la chambre d'un pavillon de banlieue en France – je ne dis pas que je le veux mais si cela arrivait comme ça, le visa et la chambre dans une maison en pierre, qu'on me donnerait parce que j'aurais bien lécher le cul, ce n'est vraiment pas ce que je veux faire, mais ce soir j'ai mal à la main et j'ai mal à la tête alors j'ai des idées un peu moisieuses qui me viennent brutalement, c'est comme ça, comme des tap-tap où les gens s'entassent et qui traversent à pleine vitesse les restes d'une nuit à Martissant – si on me donnait cette maison ou même juste une chambre dans cette maison en meulière avec toute l'histoire de la France incrustée dedans, moi, avec rien du tout, juste un briquet et une machette, et en un rien de temps, je t'en fais un endroit bizarre où je me sens chez moi, je cache tout ce qui fait trop français, je rassemble les meubles, je les découpe en petits morceaux, je fais des fagots et je mets le feu, je fume des clopes jusqu'à changer définitivement l'odeur de tout, je pose mon petit savon, ma petite brosse à dents et je prends un grand bain pendant que dans la chambre le feu fait son affaire, et alors tout ce qui fait que je suis étranger part en fumée, hop!, je n'aime pas ces choses qui te rappellent que tu es étranger, je sais que dans mon vrai chez-moi, j'ai d'autres soucis avec les gangsters en bas car même dans la plus petite des rues, tu as des apprentis gangsters qui guettent le regard que tu fais et jusqu'à l'air que tu respirez, mais si tu me donnes un endroit, ailleurs, si tu me donnes un visa et un endroit, ailleurs, alors je risque aussi de trouver des cons attroupés dans mon dos, qui se demandent ce que je fais à me laver le zizi après avoir pissé – car c'est dur pour les Français de s'imaginer que l'on puisse se laver le zizi alors que pour nous c'est un truc ancien que l'on fait, mon père le faisait et le père de mon père le faisait et ça n'avait rien d'extraordinaire – mais là je n'ai pas envie de descendre pour le faire car en bas j'ai l'habitude qu'il y ait des gangsters dans une épaisse fumée qui rigolent et en bas, dans cette ville-ci, ce sont des Français qui rigolent aussi et je me sens forcé de

rigoler avec eux, je dis les Français mais c'est vrai aussi avec les Anglais, les Allemands, et je crois même les Hollandais, les Portugais, il faut absolument rigoler avec eux, c'est un truc obligé, car derrière leur côté sympa, derrière leur côté cool, ce sont eux aussi des gangsters qui bouffent jusqu'à l'air que tu respires et alors je leur taxe des clopes et je ris avec eux, c'est la seule solution là-bas, si je dois descendre dans les chiottes pour pisser et me laver le zizi et qu'ils sont alors dans mon dos à rire et à m'expliquer combien de femmes ils ont baisées, à me donner des détails que je n'ai pas demandés, alors je me fais payer des clopes et payer des bières pour les écouter se répandre, et je fais comme si je ne comprenais pas vraiment, que je ne comprenais qu'à moitié la langue quand ils se foutent de ma gueule car je fais boire mon zizi au lavabo, je continue calmement à le faire boire et puis ensuite à boire des bières même si je n'ai pas d'argent pour les payer car je n'ai pas grand-chose de plus que ce talent pour transformer toute chose que l'on me donne en un chez-moi un peu misérable, j'ai déjà dormi dehors, en vrai, dans des camions pour une nuit juste pour avoir la paix ou parce que je n'avais pas de maison ou parce que je ne voulais pas déranger ma Grand-ma, mais là j'en ai eu marre, alors j'ai traversé l'attroupement qu'il y avait dans mon dos, je suis remonté des chiottes car j'en avais fini avec mon zizi et les types restaient là à parler de toutes les femmes qu'ils avaient baisées, c'est ainsi, c'est comme ça que ça marche, ils disent ça quand on est en bas devant les pissotières et puis ensuite ils remontent dans les vieux cafés, avec les vieilles pierres françaises, anglaises, allemandes et peut-être même portugaises, ils remontent en souriant et continuent leurs conversations sympas et moi je remonte un peu avant pour me mettre dans un coin de ce café plein des odeurs d'une famille qui n'est pas la mienne et je m'enfonce dans une nouvelle bière que je ne peux pas payer et je les vois qui se foutent de ma gueule parce que j'ai donné à boire à mon zizi en bas et aussi parce que je ne tiens plus debout, j'ai faim, j'ai horriblement faim mais je n'ai pas assez d'argent et de toute façon je n'arrive pas à manger la bouffe d'ici, comme le type avec lequel je suis venu au début et qui s'est enfui, quand on était au pays il faisait comme s'il était déjà venu ici, comme s'il connaissait très bien toutes les villes, tous les noms des quartiers, des cafés, tout ça, mais lorsqu'on est arrivé, il était incapable de manger la bouffe, la bouffe c'est le sérum de vérité, le truc qui te trahit toujours, qui dit haut et fort que tu es un étranger, tu peux faire ce que tu veux, le mot « étranger » clignote sur tes orbites et sur tes dents quand tu mâches avec un air contrarié la bouffe d'ici, et donc le type qui était venu avec moi partait chaque jour voir ses cousins, et rapportait de la bouffe de chez nous dans une boîte en plastique, heureux comme un gosse, alors je me suis dit qu'il n'était jamais venu et qu'il allait s'enfuir à la première occasion, il jouait son rôle, répétait des poèmes qu'il connaissait par cœur, il répétait, jusqu'à

devenir fou, il répétait Frankétienne à l'envers et à l'endroit, René Depestre aussi, il répétait comme une machine grotesque qui veut cacher l'évidence, il n'était jamais venu ici et allait bientôt me fausser compagnie, alors il a rempli son sac de vieux tissus pour faire semblant qu'il laissait des affaires, il a dit je vais laver mon linge et je reviens, je vais faire une course et je reviens, et au moment de prendre l'avion du retour, il n'est pas venu, je l'ai attendu toute la nuit, il n'est pas venu, je l'ai appelé au téléphone et j'ai laissé un message en pleurant, il n'est pas venu, je suis monté dans le taxi, il n'était pas là, à côté de moi, *Yon sèl dwèt pa manje kalalou*, l'union fait la force, il paraît, mais chacun pour sa gueule, en vérité, voilà...

LA NUIT JUSTE AVANT LE FEU

«... nos monuments sont partout,
absolument partout,
au fond de la mer
et dans les quartiers sans lumière
où gémit le *Rabòday*,
sur les murs défoncés de Pointe-à-Pitre...
les femmes folles à la peau noircie de sucre
qui errent
en racontant des histoires à dormir debout
sur la savane de Fort-de-France,
ce sont nos monuments,
les vieilles transformées en loup-garou aussi,
les mecs en ruine, la peau brûlée par le sel,
qui répètent toujours le même poème,
ce sont nos monuments...»

La Nuit juste avant le feu, c'est la longue et unique phrase du monologue délirant d'un type à la peau noire-bleue qui en hèle un autre dans la rue d'une grande ville d'Europe.

À partir de la pièce de Bernard-Marie Koltès, *La Nuit juste avant les forêts* (Éditions de Minuit, 1977), Olivier Marboeuf crée un autre texte dans lequel l'écho des révoltes passées enfante les insurrections futures. La prochaine fois, l'émeute.

Olivier Marboeuf est auteur-conteur, artiste, commissaire d'exposition et producteur de cinéma. Originaire de Guadeloupe, il est aujourd'hui l'une des voix fortes, à la fois poétique et politique, de la scène décoloniale francophone. Il a publié, aux Éditions du Commun, l'essai *Suites Décoloniales : s'enfuir de la plantation* et le recueil de poésie *Les Matières de la Nuit*.

Illustration de couverture : Olivier Marboeuf.


atlantiques déchaînés
maison d'édition révoltée & survoltée
L'âtre du théâtre

10 €

